Landry se dirigea vers la porte sans rien répondre. Je le rappelai :

—Demain, lui dis-je, Pierre et sa sœur s'en vont. Je vous serai très obligée de ne plus désormais me laisser seule.

Il parut ennuyé, mais fit un signe d'acquiescement.

—Comprenez bien, repris-je, qu'il y a une chose dont je me soucie surtout : c'est l'opinion publique. Je ne suis pas jalouse, mais je ne veux pas être de ces femmes qu'on plaint tout bas d'avoir épousé mari.

—Personne ne vous plaindra jamais de m'avoir épousé ! s'exclama Landry non sans fatuité.

—Quelle insupportable vanité ! m'écriai-je.

—Je vous ressemble, ma chère : aucune femme, dites-vous, ne vous dépasse... Eh bien ! moi, je suis aussi très supérieur, et bien que mal jugé par vous, je le suis très favorablement par les autres. Vous faites des jalouses, chère amie !

—Oh ! que vos paroles m'agacent ! interrompis-je. Oui, je sais, je dois être très flattée que vous ayez consenti à me donner votre nom... Que n'avez-vous plutôt épousé cette Américaine ?...

—Elle n'eût peut-être pas mieux demandé, mais quoique pauvre, ma chère, je me permettais d'être difficile... C'est même cela qui m'avait décidé au célibat, et il n'a fallu rien moins que votre aimable inclination...

Il avait l'air persifleur, en parlant ainsi, et ces allusions maladroites à ce malheureux sentiment qui m'entraîna vers lui me blessaient mortellement.

Je voulus avoir le dernier mot, clore l'entretien sur une parole décisive et je repris :

—Allez dîner, mon cher, dans le monde où l'on s'amuse, mais sachez que si vous voulez continuer à y aller, ce sera la guerre entre nous.

Alors, il a perdu son calme à son tour :

—Quel ennui ! grand Dieu ! d'avoir aliéné sa liberté ! s'est-il écrié. Où sont les beaux jours de gêne et de bourse plate où j'allais dans le monde avec deux francs dans ma poche, mais où pas un œil malveillant ne me regardait, et où pas une bouche n'avait le droit de me faire un reproche ? Oh ! noble misère ! Heureuse pauvreté ! Liberté précieuse qu'on vend trop bon marché en les troquant contre une fortune !

Je me suis levée d'une pièce :

—Vous pouvez toujours rentrer en possession de ces trésors, lui dis-je froidement. Je vous les rendrai quand vous voudrez... Mais je reprendrai les miens de mon côté, car je ne suis pas pour les demi-arrangements...

Landry était grave ; c'est moi qui sortis la première en lui répétant :

—Quand vous voudrez, songez-y.

—J'y songe... répondit-il...

Et tu vois où nous en sommes. Une réconciliation ? Il me faudrait faire des excuses, exprimer des regrets que je n'ai pas : donc, mentir. Et cet orage dissipé, un autre se formerait, et il faudrait toujours en arriver à une catastrophe... à moins que je ne prenne le parti de

céder. Mais je ne le veux pas... Je t'ai déjà donné mes motifs. Alors ? diras-tu...

Eh bien ! nous allons voir... tout cela va se décider, car il n'est pas possible que notre vie, désormais, se passe de cette façon.

XIX

Il est trois heures du matin, ma chère Hélène, et je ne dors pas ; je t'écris bien vite une seconde lettre, parce qu'en t'écrivant, je comprends mieux ma situation, je m'apaise et je me console.

J'avais donc dîné avec Pierre, sa sœur et les enfants, et je ne leur avais rien dit de la scène que j'avais eue avec mon mari. Ils partent dans quelques heures ; je ne veux en rien les troubler ni les déranger.

Je ne me couchai pas, voulant entendre à quelle heure Landry rentrerait. Ce fut très long, si long que, en dépit de mes préoccupations poignantes, le sommeil parfois me terrassait.

A deux heures du matin, j'entendis mon mari pénétrer dans sa chambre, contiguë à la mienne, et dont la porte de communication reste toujours ouverte. Il entra en fredonnant et s'avança rapidement jusque près de moi. Il avait les yeux brillants, le teint animé, les cheveux rejetés en arrière, découvrant son front qui me parut immense. L'ensemble de sa physionomie avait quelque chose de surexcité, comme si une fièvre intérieure le brûlait. Il me parla de près, et son haleine était celle d'un homme qui revient d'un fin dîner. Cela me déplut beaucoup, et je m'imaginai tout de suite, en le voyant d'une galeté si factice, qu'il devait être un petit peu gris. Cette pensée me fit horreur ; je me dis qu'il avait dû s'amuser beaucoup au milieu de ces étrangères libres et excentriques, et qu'il avait dû donner cours à toute sa fantaisie.

Pourtant je ne fis aucune observation et je me contentai de lui dire :

—Il est très tard ; bonsoir, je tombe de sommeil.

Il tourna un peu dans ma chambre, gagna la sienne, ôta son habit, revint vers moi et me dit brusquement, en semblant rire :

—Puisque nous avons commencé tantôt à nous dire des choses désagréables, achevons, avant d'aller nous coucher. J'ai une communication déplaisante à vous faire, chère amie.

—Dites.

—Voici. C'est toujours la même chose : j'ai besoin d'argent. Il me faudrait mille francs.

—Oh ! c'est trop fort ! m'écriai-je. Vous dépenserez bientôt à vous seul plus que notre maison entière.

—Pourtant, je ne fais rien de rare. J'ai été ces temps-ci en compagnie de gens très riches ; il m'a fallu tenir mon rang... mais cela me vaudra des portraits ; cet hiver je regagnerai tout cela...

—Inutile de faire de la peinture, interrompis-je, si vous rentrez simplement dans vos déboursés... Enfin, mon cher, je ne puis consentir à aucune avance de fonds ; mon budget est déjà grevé, grâce à vous, et il est temps d'enrayer...